# Une correspondance familiale entre conventions et jeu d’auteur : édition critique des lettres entre Paul Valéry et son frère Jules (1884-1938)

par

Julie DANGRE

licenciée ès arts

Introduction

Dans son numéro du 18 avril 1926, Le Figaro relate la première vente de la bibliothèque personnelle de Pierre Louÿs (1870-1925). Parmi les ouvrages vendus se trouvent des œuvres majeures de Paul Valéry : l’édition originale dédicacée de L’Introduction à la méthode de Léonard de Vinci, celle du Cimetière marin accompagnée d’une poésie autographe de dix-huit quatrains, et celle de La Jeune Parque, une œuvre qui n’aurait peut-être pas vu le jour sans le soutien indéfectible et les encouragements constants de Pierre Louÿs. Cette vente, Valéry ne la voit pas d’un très bon œil, mais il ne s’y oppose pas foncièrement. En revanche, celle du 1er juin l’ébranle au plus profond de lui-même : en plus de huit feuillets manuscrits de La Jeune Parque, c’est cette fois une partie de la correspondance personnelle de Louÿs qui est vendue. Voir ainsi son intimité étalée sur la place publique le bouleverse, d’autant qu’il avait pris des précautions, du vivant de Pierre Louÿs, pour que les lettres qu’il lui avait écrites soient reconnues comme sa propriété.

Cet attachement viscéral à séparer la vie publique de la vie intime est à l’origine de l’image que Valéry a bien voulu transmettre à travers ses œuvres et à laquelle André Breton l’identifiait déjà avant la première guerre mondiale : celle d’un Monsieur Teste détaché de l’humanité, en dehors des affaires du monde et négligeant les faiblesses de son corps pour donner libre cours à la toute-puissance de son esprit. Pourtant, cette image d’un écrivain rationaliste et froid ne reste que ce qu’elle est : une image. Les lettres que Paul Valéry a échangées avec certains correspondants privilégiés révèlent un homme sensible, fragile, inquiet et tourmenté par des liaisons amoureuses parfois déchirantes. Pierre Louÿs était l’un de ces interlocuteurs, tout comme André Gide ou Martine de Béhague. Ils ont été les témoins de l’expression intime d’un homme, désormais bien mise en lumière par l’historiographie.

Valéry aurait-il été également choqué de voir la correspondance qu’il a entretenue avec son frère entrer à la Bibliothèque nationale de France et être éditée aujourd’hui ? C’est peu probable. La famille au xixe siècle a beau être le principal théâtre de la vie privée, elle constitue surtout un espace totalitaire où chaque membre a un rôle bien précis. Les correspondances familiales n’ont donc pas pour objet de permettre à un individu de se singulariser ou de partager sa sensibilité, mais de structurer un groupe grâce à une pratique épistolaire réglée par des représentations et des codes sociaux et culturels. Il n’est donc pas surprenant que la correspondance entre les frères Valéry reste globalement conventionnelle, mais on peut aussi y voir la marque subtile et discrète d’un écrivain qui joue de son statut pour travestir les codes et y apporter jeu et créativité, ce qui explique tout l’intérêt de ces lettres pour l’historiographie valéryenne et l’étude des correspondances familiales en général.

Sources

L’ensemble de la correspondance connue des frères Valéry est conservé à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Nouvelles Acquisitions françaises 28620 (57-58). C’est essentiellement la correspondance active de Paul, dans la mesure où seules neuf lettres sont de la main de Jules. Les documents ont été collectés chez Jean Valéry, le fils unique de ce dernier, puis cédés plus tard à la Bibliothèque nationale par les descendants de Paul Valéry.

Cet ensemble est éclairé par la confrontation avec d’autres correspondances de Paul Valéry déjà éditées, ainsi qu’avec des lettres conservées avec celles des deux frères à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Nouvelles Acquisitions françaises 28620, mais émanant d’autres correspondants.

## Première partie La correspondance d’un écrivain en famille

### Chapitre premier Paul Valéry fils, mari et père

Fils cadet de Barthélémy (1825-1887) et de Fanny Valéry, née Grassi (1831-1927), Ambroise Paul Toussaint Jules naît à Sète en 1871. Son frère aîné, Jules Toussaint Louis Solon (1863-1938), a alors huit ans. Ce prénom d’Ambroise lui vient de son grand-père paternel, Ambroise Valerj (1800-1833), mais Paul devient tout de suite le prénom usuel du nouveau-né en famille.

Bien qu’entouré d’amis, le jeune Paul se sent différent de ses camarades et déteste les jeux violents. Il préfère se livrer à des activités créatrices comme le dessin et les bons mots, et se révèle rapidement un grand lecteur. Il est également fasciné par la marine et désire entrer à l’École navale, une vocation contrariée par son père qui imagine un meilleur avenir pour son fils. La relation que Paul entretient avec son père reste assez mystérieuse : il n’évoquera quasiment jamais, ni dans ses écrits ni avec ses enfants, ce père corse, devenu fonctionnaire des douanes pour l’État français. En revanche, le jeune garçon se sent très proche de sa mère. Affectueuse et gaie, attachée à certains rituels désuets qu’elle transmet avec ferveur à ses garçons, Fanny parle beaucoup mieux l’italien que le français et privilégiera toujours cette langue en famille. C’est d’ailleurs l’italien, sa vraie langue maternelle, que Valéry utilisera dans les Cahiers pour retranscrire une émotion plus intime.

La nature du cocon familial se transforme en 1887, lorsque Barthélémy meurt, peut-être des suites d’une complication rénale. La famille a alors des ressources modestes, mais Jules est suffisamment avancé dans ses études pour pouvoir ouvrir un cabinet d’avocat et subvenir aux besoins de tous. Il devient alors le chef de famille et le subrogé-tuteur de son frère. Paul ne prend un rôle majeur dans la gestion des affaires de la famille qu’à partir de 1892, lorsque Jules doit regagner Paris pour passer son agrégation de droit. Il doit alors prendre soin de sa mère, qu’une cécité croissante handicape, et s’occuper des finances de la maison, à savoir toucher la pension de son père ou vendre des titres au moment le plus opportun. C’est à ce moment que la correspondance qu’il entretient avec son frère s’étoffe.

Toutefois, la situation familiale prend un nouveau tour lorsque Jules, reçu à l’agrégation, revient s’installer à Montpellier pour devenir professeur de droit à la Faculté. Paul, que la vie provinciale exaspère de plus en plus, parvient à convaincre son frère de le laisser s’installer à son tour à Paris, où il a eu l’occasion déjà de faire de précieuses rencontres, comme celles de Huÿsmans et de Mallarmé dans le courant de l’année 1891. Jules accepte de l’entretenir en attendant qu’il puisse se trouver une situation. Commence alors une nouvelle ère de liberté où le jeune Paul, âgé de vingt-trois ans, se fond dans le Paris littéraire et artistique de son temps, tout en gagnant modestement sa vie au gré des commandes d’articles que lui passent certaines revues.

La vie de famille, Paul Valéry ne la retrouve réellement qu’à partir de 1900, année de son mariage avec une certaine Jeannie Gobillard (1877-1970), nièce de Berthe Morisot. Il s’agit avant tout d’un mariage de raison, destiné à résoudre en partie des difficultés financières que Paul aura à affronter toute sa vie. La cérémonie a lieu le 29 mai 1900, en même temps qu’un autre mariage, celui entre Ernest Rouart (1874-1942) et la cousine de Jeannie, Julie Manet (1878-1966), fille de Berthe Morisot et d’Eugène Manet – le frère d’Édouard. Les deux ménages resteront profondément liés, au point d’habiter à la même adresse : au 40, rue de Villejust, près de l’Étoile, entre la future avenue Foch et l’avenue Kléber. De l’union de Paul et Jeannie Valéry naissent trois enfants : Claude en 1903, Agathe en 1906 et François en 1916.

Paul Valéry endosse alors un rôle nouveau : celui d’époux, père et chef de famille. Il remplit parfaitement cette fonction dans les quinze premières années de son mariage, s’efforçant de subvenir aux besoins de sa famille, prenant soin de son épouse lors de ses douloureuses crises rénales et s’émerveillant des bons mots de ses enfants qu’il transmet volontiers à Jules dans des lettres qui mettent en scène une famille traditionnelle, harmonieuse et unie.

Toutefois, ce rôle s’émousse à partir des années 1920. Après l’achèvement de La Jeune Parque en 1917, Paul Valéry est désormais un poète et écrivain reconnu. Il est alors régulièrement invité aux quatre coins de l’Europe pour donner des conférences tandis que son investissement dans les affaires culturelles de la Société des nations fait de lui l’orateur quasi-officiel de la Troisième République. Ces voyages récurrents et ces charges nouvelles l’éloignent de ses obligations familiales, qu’il délègue parfois à des amis proches de la famille, pendant que de nouvelles relations entrent dans sa vie intime et amoureuse. Pour autant, Paul Valéry a su garder en famille son caractère conciliant et joueur comme en témoigne la relation complice qu’il entretient par la suite avec sa petite-fille Martine Rouart, fille d’Agathe et de Paul Rouart, née en 1934.

### Chapitre II La relation entre les frères

La correspondance entre Paul et Jules Valéry laisse transparaître quatre phases dans leur relation.

La première s’étend de 1884 à 1893. Paul revêt alors le rôle du petit frère de Jules : il reste sagement auprès de sa mère à Montpellier et demande régulièrement des conseils à son frère sur la bonne gestion des affaires de la famille. Jules est aussi le témoin indirect des premières expériences littéraires de Paul, qui le charge par exemple de lui apporter un dictionnaire de rimes ou des œuvres qui lui tiennent à cœur, comme le Parsifal de Richard Wagner. Se noue ainsi une relation que l’on pourrait presque qualifier de paternelle, où Jules exerce sans aucun doute une forme d’autorité sur son frère. Toutefois, Paul ne se prive pas non plus du plaisir de raconter les derniers potins de Montpellier et de demander à Jules, avec toute son ardeur juvénile, des nouvelles de Paris. C’est donc aussi une relation complice et enjouée, d’autant que les deux hommes sont tous deux étudiants en droit : Paul entre à la faculté de droit de Montpellier en 1889, ce qui lui donne le loisir de se plaindre de certaines corvées, notamment la traduction d’une énorme brochure d’économie politique pour Charles Gide (1847-1932), l’oncle d’André.

À partir de 1894, l’arrivée de Paul à Paris ouvre un temps d’émancipation. À côté de quelques anecdotes de son quotidien – parfois rocambolesques, comme la disparition soudaine de sa logeuse, Mme Manton –, Paul emplit ses lettres de références au monde artistique et littéraire de l’époque : un dîner chez Marcel Schwob, un réveillon de Noël chez Heredia, une représentation de Marguerite Moreno à la Comédie française, des projets d’écriture, etc. C’est aussi pendant cette période que les lettres sont parfois accompagnées de dessins rapidement tracés à la plume : caricatures de personnes célèbres, autoportraits, esquisses de bateaux en mer, silhouettes inconnues. Quelques références aux événements politiques du moment, comme la guerre des Britanniques contre les Ndébélés d’Afrique du Sud et du Zimbabwe (1893-1894), sont aussi illustrées. Toutefois, malgré cette liberté apparente, qui se manifeste dans un style enlevé et joueur, Paul reste très lié au cocon familial. D’une part, il reste financièrement très dépendant de son frère, car les revenus qu’il parvient à gagner grâce à son travail occasionnel pour des revues ne lui permettent pas toujours de vivre. Ainsi demande-t-il fréquemment à Jules de lui envoyer les précieuses « galettes » nécessaires à son entretien, sous forme d’argent et d’apports en nature tels que des confitures ou des vêtements. D’autre part, la vie de famille reste un thème-clé des lettres que s’échangent les deux frères, que ce soit pour se donner des nouvelles de parents éloignés, lorsque l’un d’eux en reçoit, ou pour commenter les grandes décisions à venir, comme l’emménagement de Fanny avec Paul ou le mariage de Jules.

Le mariage de Paul avec Jeannie en 1900 ouvre une nouvelle phase de la relation : les deux frères sont désormais les chefs de leurs familles respectives. Il faut constater que seules les considérations pratiques du mariage semblent avoir été réellement communiquées à Jules. Lorsqu’il cherche une oreille plus intime, Paul se tourne vers sa belle-sœur Germaine : c’est à elle qu’il annonce que son choix s’est finalement porté sur la cadette des sœurs Gobillard, en recommandant de détruire la lettre une fois qu’elle aura servi. À Jules, en revanche, il adresse les nouvelles d’une famille plutôt heureuse malgré les douloureuses crises rénales de Jeannie. Ces crises sont notamment à l’origine de lettres déchirantes d’inquiétude et de nervosité. En effet, si la santé est un thème fréquent des correspondances familiales, Paul en parle ici avec une intensité rare, révélatrice de sa grande sensibilité aux maladies et troubles corporels, au point qu’un de ses médecins a dit de lui qu’il était un « hystérique mâle ». Ces lettres constituent en tout cas les seuls moments notables où Paul Valéry partage ses tourments intérieurs avec son frère. Leur relation tend rapidement à prendre une allure de plus en plus conventionnelle.

Dans la dernière phase de la relation, entre 1920 et 1938, date de la mort de Jules, la notoriété littéraire croissante de Paul semble justifier une apparente prise de distance. En effet, maintenant qu’il est devenu un écrivain reconnu, Paul est de plus en plus absorbé par ses déplacements et ses fonctions publiques : ses lettres s’espacent de plus en plus tout en étant de plus en plus brèves, parfois réduites à un simple résumé factuel des événements. Les excuses pour les retards et délais de réponse sont aussi plus fréquentes et la surcharge de travail est souvent invoquée pour justifier cet état de fait. Les visites de Paul à Montpellier constituent quelques discrètes échappatoires au bruit incessant du monde et Jules en devient alors le confident. Toutefois, Paul ne dit rien des soucis bien plus intimes que lui occasionne sa liaison tumultueuse avec Catherine Pozzi, évoquée seulement quatre fois au total, et toujours sous un prétexte autre que celui des sentiments.

### Chapitre III Correspondance, arts et vie familiale

On ne saurait dire que Paul Valéry ait été réellement intime avec son frère. Ni révélation ni secret sur la vie privée du poète ne transparaissent dans cet échange. La relation est avant tout placée sous le signe du respect et de la convenance. En cela, l’auteur de La Jeune Parque met en œuvre des pratiques épistolaires qui restent conformes à celles de son temps : il se plie à une obligation implicite d’écriture – en témoignent ses justifications et ses excuses lorsque ses lettres ne sont pas assez régulières au goût de son frère –, il s’insère dans le groupe familial en demandant et en transmettant des nouvelles, il se construit une image de bon frère et de bon père de famille en occultant les moments difficiles de sa vie pour ne garder qu’une image de façade correcte, rapportant ses succès littéraires de manière humble et impersonnelle, se préoccupant avec tendresse de la santé de son épouse et relatant le quotidien de la famille avec légèreté et humour.

Toutefois, même si les codes sociaux y sont respectés, cette correspondance permet malgré tout l’expression d’une certaine persona d’écrivain. Le mélange des langues, la reprise parodique d’autres formes d’écriture – celle des chartes royales par exemple –, l’élaboration de signatures loufoques, les autoportraits de l’écrivain entouré de sa table de travail et de ses étagères remplies de livres, sont autant de manifestations d’un moi artistique revendiqué. Ainsi les rituels de la correspondance sont-ils autant respectés que légèrement détournés voire travestis, créant une relation à la fois conventionnelle et originale, dans laquelle l’individu parvient à partager un certain plaisir du jeu et de la plaisanterie qui lui sont propres.

Le côté assez formel de la correspondance occulte aussi les caractéristiques d’une famille qui, si elle reste attachée aux valeurs bourgeoises de l’époque, présente des particularités, d’abord par son lien étroit avec les arts. La carrière littéraire de Paul est un thème obligé de la correspondance avec son frère, qu’il tient au courant de ses projets et auquel il confie quelques détails sur sa méthode d’écriture. De son côté, Jules demande des nouvelles, s’informe et félicite. Cet intérêt se retrouve également dans le foyer conjugal de Paul, dont l’épouse est une excellente musicienne et la belle-sœur une artiste peintre. Les murs de l’appartement rue de Villejust sont couverts de tableaux et résonnent des conversations tenues par les plus grands écrivains et intellectuels de l’époque. Tout comme l’argent et la morale, l’art fait partie ici des valeurs unificatrices susceptibles de structurer un groupe familial.

La famille Valéry se distingue également par la place remarquable qu’y occupent les femmes, en particulier la matriarche Fanny, la personne la plus citée dans la correspondance des deux frères. Elle est aussi régulièrement informée du contenu des lettres, au point que ses fils plaisantent parfois en lui cachant certaines nouvelles. Elle est même le sujet principal d’une des plus longues lettres de Paul : lui pourtant si expéditif et léger se retrouve alors à écrire une longue missive finement argumentée pour convaincre Jules de ne pas lui envoyer sa mère à Paris, en dépit de l’avantage financier non négligeable que cela lui apporterait. Peine perdue : Fanny vivra alternativement chez l’un et chez l’autre. Quant à la deuxième principale figure féminine de la correspondance, Jeannie, les lettres en dressent un portrait biaisé : la plupart du temps, elle est dépeinte comme une femme à la santé fragile, régulièrement alitée et visitée par des médecins. Mais c’est aussi une femme de caractère, pianiste de talent et dotée d’une grande spiritualité religieuse. Si Paul insiste autant sur ses défaillances de santé, c’est simplement parce qu’il informe son frère des nouvelles du moment.

C’est également avec un œil critique qu’il convient d’observer la distance croissante qui sépare les deux frères dans les dernières décennies de leur correspondance. Seule une soixantaine de lettres est répertoriée pour la période allant de 1920 à 1938. Pour autant, il serait réducteur d’expliquer ce faible nombre par la seule surcharge de travail de Paul, sans prendre en compte l’évolution des structures familiales dans la société. En effet, après la première guerre mondiale, la famille perd progressivement son caractère institutionnel fort. L’individu se voit de plus en plus doté du droit d’avoir une vie privée personnelle, qui ne regarde nul autre que lui-même et ceux qu’il décide d’inclure dans ce nouvel espace. Les deux frères ayant échoué à nouer une relation réellement intime, leurs échanges se distendent naturellement. L’évolution des moyens de communication entre peut-être aussi en ligne de compte : le téléphone et le télégramme deviennent les moyens privilégiés pour l’annonce des nouvelles importantes. Ainsi la mort de Fanny, qu’on appelle alors affectueusement Nonna, est-elle annoncée à Paul par Jules via un télégramme qui n’a pas été conservé. Les échanges épistolaires revêtent alors une fonction plus solennelle et institutionnelle, qui perd peut-être progressivement de son sens.

## Deuxième partie Édition de la correspondance entre Paul et Jules Valéry

L’édition de la correspondance entre Paul et Jules Valéry comprend exactement trois cents lettres organisées en trois périodes chronologiques : la première couvre les années 1884 à 1899 et compte cent soixante-dix lettres, la deuxième va de 1900 à 1919, pour un total de soixante-seize lettres, et enfin la troisième s’étend de 1920 à 1938 et comprend cinquante-quatre lettres.

Une partie des lettres écrites par Paul entre 1884 et 1894 – période où celui-ci réside encore chez sa mère à Montpellier avant de s’installer à Paris – sont écrites à la suite d’une lettre en italien de Fanny à Jules. Les deux correspondants envoyaient ainsi leurs lettres ensemble, ce qui est révélateur du caractère très impersonnel de la correspondance familiale au xixe siècle, dont la principale utilité est d’assurer la cohésion du groupe. Ces lettres de Fanny ne sont pas éditées ici, dans la mesure où elles reflètent la relation que celle-ci entretient avec son fils aîné et ne disent globalement rien sur celle qui relie Paul à son frère. En revanche, les lettres de Paul à sa belle-sœur Germaine sont éditées : les lettres familiales circulent en réalité dans l’ensemble du foyer du destinataire, aussi, lorsque Paul écrit à Germaine, il écrit également à son frère. Quant aux lettres conservées à la Bibliothèque nationale dans le fonds Valéry sous la cote Nouvelles Acquisitions françaises 28620, mais échangées par d’autres correspondants, elles ne font pas l’objet d’une édition.

Le lieu de rédaction des lettres est assez rarement mentionné, de même que la date, souvent réduite au jour de la semaine. La datation repose donc sur plusieurs repères : la date mentionnée en tête des lettres de Fanny lorsqu’elles accompagnent celles de Paul, le tampon de la poste sur les cartes postales et bien sûr le contenu des lettres, qui donne parfois suffisamment de détails pour déterminer, de façon plus ou moins précise, le jour de rédaction. Cependant, certaines lettres demeurent impossibles à dater ; elles sont rassemblées à la suite de celles qui relèvent de la même période chronologique.

Les normes de transcription adoptées visent à respecter au mieux le manuscrit tout en en facilitant la lecture. La présentation d’ensemble des lettres respecte une disposition uniforme, même si les particularités de certaines missives sont reproduites autant que possible. L’orthographe est modernisée, sauf lorsqu’elle révèle un effet de style, et les abréviations développées. La ponctuation d’origine est légèrement retouchée – quelques virgules sont ajoutées et des tirets sont transformés en virgules ou en points – mais sans altérer le caractère volontairement pressé de l’écriture de Paul Valéry. Quelques mots et noms propres demeurent illisibles. Enfin, contrairement aux conventions typographiques habituelles, les titres d’ouvrages, de revues et de journaux sont composés en italique uniquement dans les lettres de Jules, car il est le seul à les souligner. Transparaît ici la différence entre le style expéditif et libre de Paul comparé à la plume élégante et appliquée de Jules.

Les lettres sont accompagnées de plusieurs ensembles de notes. Le premier de ceux-ci fait état de la matérialité des documents. Quelques notes descriptives donnent des informations ponctuelles sur les caractères externes des lettres, signalant par exemple les ratures significatives ou les interruptions dans les lettres. Paul Valéry écrit parfois dans d’autres langues, principalement l’anglais et l’italien, parfois le latin. Une traduction de ces lettres, souvent assez brèves, figure en note. Le reste de l’annotation éclaire les références à la vie politique et culturelle de l’époque, ainsi que la biographie de Paul Valéry ou celles des membres de sa famille. Certains passages sont également éclairés par leur confrontation avec des lettres écrites par Paul Valéry à d’autres correspondants, soit au même moment, soit pour relater les mêmes événements. Cette comparaison permet de saisir combien la correspondance familiale est aussi un lieu de non-dits et de tabous. Enfin, les personnes citées sont dans la mesure du possible identifiées en note. Les lieux mentionnés et les termes techniques employés, empruntés notamment au vocabulaire médical, militaire ou maritime, sont également éclairés.

Plusieurs lettres écrites entre 1895 et 1898 sont accompagnées de dessins. Si ces illustrations ont pour vocation d’amuser l’auteur et le destinataire de la lettre, elles possèdent parfois un aspect pratique : plan d’appartement, schéma anatomique d’un crâne souffrant d’une rage de dents, etc. Ces dessins sont intégrés à l’édition en respectant au mieux leur disposition d’origine.

Conclusion

La correspondance de Paul Valéry à son frère reflète une pratique épistolaire assez désinvolte, joueuse et taquine, qui donne à voir une nouvelle facette de l’auteur : celle d’un homme facétieux, qui réarrange les usages de la correspondance pour créer une relation originale, complice, en accord avec un certain plaisir des mots, des langues et du dessin. Y transparaît également une représentation de la famille certes traditionnelle, dans le respect des codes de la bourgeoisie, mais aussi structurée par une valeur fondamentale, l’art, et où les femmes occupent un rôle essentiel.

Toutefois, la nature même de cette correspondance implique le respect d’un cadre social et d’une certaine convenance, qui empêche les deux hommes d’accéder réellement à une forme d’intimité l’un avec l’autre.

Pièce justificative

Lettre de Jules Valéry à un destinataire inconnu sur les débuts d’écrivain de son frère (12 décembre 1926).

Planches

Lettres illustrées de Paul Valéry à son frère. — Lettres de Paul Valéry écrites sur des supports inhabituels.